

Le tourisme a constitué l'année dernière, dans le monde, l'élément n° 1 du commerce international. Plus de 14 milliards de dollars ont été transférés par 140 millions de voyageurs de leur pays d'origine vers d'autres qui les attiraient. Fait significatif, les pays émetteurs de touristes sont essentiellement les grands pays industriels, alors que les régions réceptrices sont en général les moins fournies quant à l'équipement économique.

Le tourisme est donc devenu un fait majeur de l'économie mondiale, de la balance des comptes des Etats, de l'évolution des pays en voie de développement, de l'équilibre social et politique du monde.

Ceux, dont nous sommes, qui ont une responsabilité relative dans le développement de cette activité humaine, ne sont cependant pas sans appréhension.

La mesure actuelle du tourisme, sa massification, sont autant un élément d'inquiétude que de satisfaction.

Nous nous trouvons devant un problème qui est loin d'être particulier au tourisme, et qui accompagne obligatoirement toute démocratisation de la vie publique. Deux exemples feront mieux comprendre cette préoccupation :

— l'éducation et

— le vêtement.

Limitée aux classes possédantes, l'éducation au sens complet du mot, paraissait de meilleure qualité que celle qu'on distribue aujourd'hui à chacun. Le vêtement, preuve de niveau social et produit d'un artisanat mal payé autant que qualifié, était dans le passé plus beau, plus séduisant, que le costume de l'homme moderne, conditionné par la production industrielle des tissus et l'uniformisation des costumes.

En tourisme, il est vrai de dire que le passage du « tourisme de papa » au tourisme de masse présente des dangers similaires. Il est facile de brosser une caricature du touriste moderne et de le montrer ignare, sot, moutonnier, bruyant, envahissant, prédateur, destructeur, etc.

Mais cela ne nous mène qu'à constater la faiblesse du niveau d'éducation de nos populations, et combien peu fondée est la prétention de la société moderne à produire un homme cultivé. Erasme disait déjà : « Le malheur dont souffre l'humanité réside non dans les systèmes ou les doctrines qui s'affrontent, mais dans l'homme même dont seule la culture peut réprimer la féroce ignorance. »

Qu'on me permette ici de faire en passant justice d'une accusation aussi facile que peu fondée, qui tend à assimiler la classe ouvrière à cette masse touristique

déferlante et ravageuse. Les cohortes de touristes américaines à chapeaux à fleurs et overcoats verts qui inondent chaque semaine le marché indien de Chichicaste-nanguo n'appartiennent pas au monde des « congés payés », mais bien à la bonne bourgeoisie de leurs Etats d'origine. Et nul n'est plus respectueux du théâtre de Jean Vilar que l'ouvrier de Renault qui a payé sa place au Festival d'Avignon.

Mais c'est moins du touriste lui-même que du tourisme que nous voulons parler aujourd'hui, et plus précisément encore des rapports du tourisme avec ce que vous voudrez bien me pardonner de considérer un instant sous son aspect de bien de consommation. Il s'agit de savoir dans quelle mesure le tourisme joue un rôle négatif, destructeur, prédateur, à l'égard du patrimoine culturel et monumental de l'humanité. Il s'agit de dire si le tourisme de Montaigne et de Rabelais, de Rousseau et de Loti, de Lord Byron et de Lamartine, si ce tourisme-là, est définitivement contredit par le tourisme de « Monsieur tout le monde ». Et bien sûr, nul plus que les spécialistes ne sait que le tourisme de 1969 est marqué d'abord par le snobisme, social, par l'adoration conditionnée des dieux du Soleil et de la Mer, par le caractère terriblement superficiel de l'attention que nos contemporains accordent au monde qu'ils traversent à la poursuite de mirages publicitaires et de records kilométriques.

Mais si nous appliquons notre réflexion au domaine de préoccupations qui nous réunit, et qui est la protection du patrimoine monumental et culturel, nous constatons cependant que le tourisme offre non seulement des dangers contre lesquels il faut réagir mais présente aussi des avantages qu'il faut correctement évaluer. Du côté des dangers, disons tout de suite que des remèdes existent, qu'ils sont applicables, et qu'il importe que chacun en prenne conscience. D'une part, il faut se rendre compte de l'énorme, incessant effort d'éducation des masses entrepris dans tous les secteurs par les organismes touristiques responsables. Jamais tant qu'aujourd'hui les Clubs de tourisme, les organismes de Jeunesse, les Offices nationaux, les Organisations syndicales elles-mêmes n'ont mis l'accent sur la préparation des voyages et des vacances. Jamais non plus, alertés par les Offices de tourisme dans chaque pays, par le Bureau International du Tourisme Social et par l'U.I.O.O.T. au plan international, la presse, la radio, la télévision n'ont déployé autant d'efforts pour amener le grand public à une appréciation plus exacte de la valeur miraculeuse du tourisme et des vacances.

J'ai l'honneur pour ma part d'être Secrétaire général du B.I.T.S. et je suis témoin de l'effort consenti par tant d'organismes sociaux et professionnels affiliés à ce Bureau, efforts dont nous savons qu'ils doivent se poursuivre pendant au moins une génération encore pour que les résultats soient concrets et constants. Mais le vrai danger est moins, quoi qu'on le pense, dans l'inculture du public, dans son appréciation étroite et unilatérale des valeurs constitutives du tourisme, que dans l'inculture plus féroce encore des propriétaires de terrains à bâtir, des financiers, des constructeurs, des ingénieurs, des architectes dont l'ambition unique et collective est le gain, et dont l'activité et le cynisme vont jusqu'à la destruction, sous prétexte de le servir, des motifs mêmes d'existence du tourisme.

Ici, c'est la société dans son ensemble et dans son principe qui seule peut intervenir pour mettre fin à la spéculation, à la déprédation systématique des sites, des coutumes, du mode de vie, à l'avitissement par l'argent de toutes les valeurs que nous considérons être l'apanage de l'humanité.

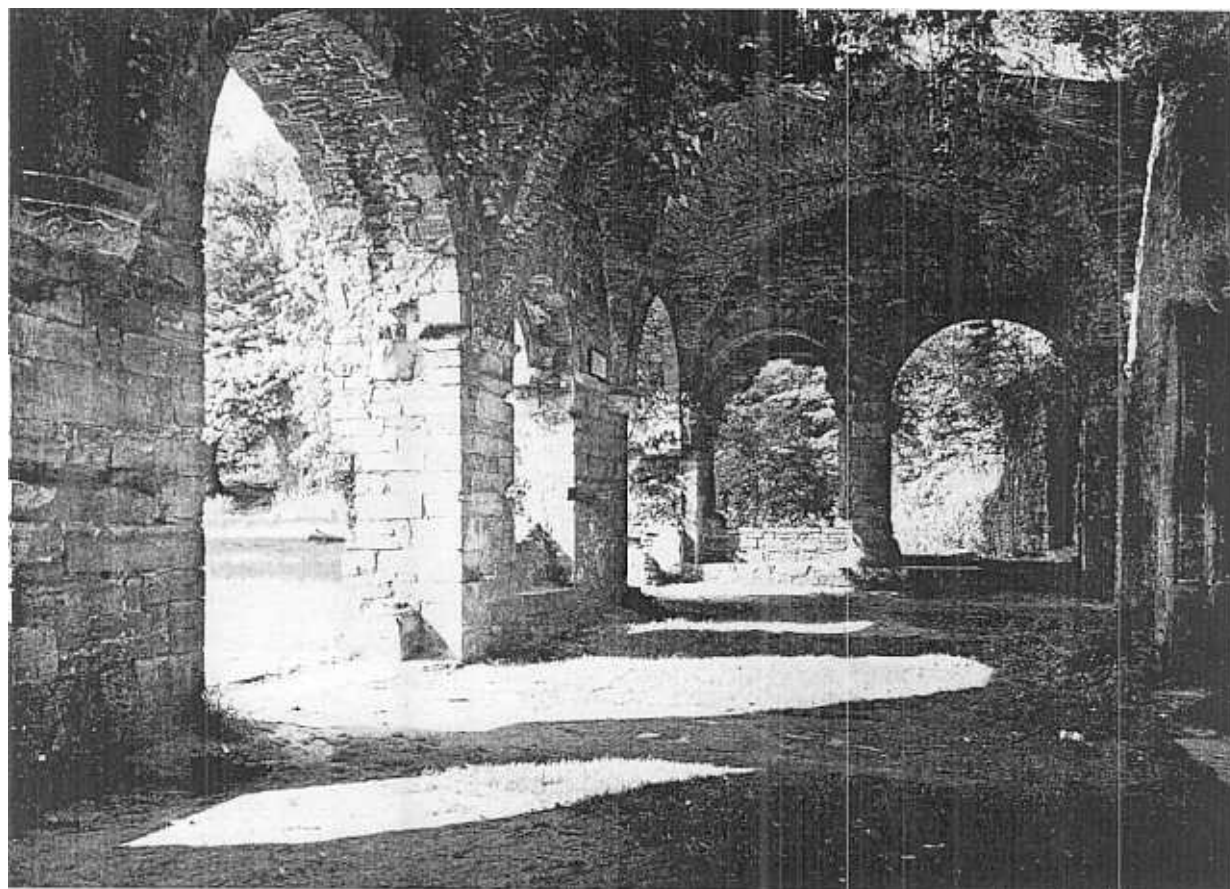
Dangers donc, mais avantages.

Pour exister, le tourisme a besoin de s'alimenter, de trouver une nourriture. S'il est vrai que le sport actif ou passif, que le délassement quelle qu'en soit la qualité, sont des caractéristiques du tourisme moderne, il n'en reste pas moins que l'une des grandes motivations du voyage est aujourd'hui encore le désir de la découverte, la recherche de l'originalité. Si même une minorité seulement des 140 millions de touristes de 1968 ont eu ces notions pour mobile de leurs déplacements, elle reste une minorité importante et significative, dans laquelle la jeunesse prend une place de plus en plus considérable.

Dans cette optique, il est permis d'affirmer que le tourisme a lui-même besoin d'encourager la découverte, la protection et la mise en valeur des principaux éléments constitutifs de l'originalité des peuples.

Au moment où la compétition sur le marché touristique international est ouverte entre un nombre toujours croissant de pays dans le monde, au moment où les transporteurs modernes suppriment les distances et le temps, au moment aussi où l'évolution sociale accroît le temps des loisirs et le revenu individuel, il importe

Viller. Ville. Ruines de abbaye. (Cliché C.G.T. Photo Sergysel)



de plus en plus à chaque peuple d'explorer, de dégager, de protéger, de proclamer l'originalité de son passé comme de son présent.

Le soleil et la mer sont le partage commun de tant de pays que, pour qu'il choisisse entre eux celui où il se rendra, il faut offrir au touriste des raisons supplémentaires qui seront les coutumes et les traditions, les monuments et les sites, les ensembles et les particularités. Si j'évoque ici le Bassin méditerranéen ou le Moyen-Orient, qui ne voit qu'il est fondamental pour la Jordanie de parler de Petra, pour le Liban d'animer Baalbeck, pour la Libye de chanter ses ruines romaines, pour chacun des pays du Maghreb de souligner ce qui le distingue des pays frères, pour la Turquie de songer aux églises rupestres de Capadoce. Les temples de la Vallée des Rois continueront longtemps à faire la fortune du Caire et le sauvetage des temples d'Abou Simbel n'aurait pas, que je sache, été possible sans l'immense appui d'une opinion publique rendue sensible à leur valeur universelle.

Je viens de citer deux mots qui sont à mes yeux des mots-clés de mon propos : j'ai dit que les temples de Karnak faisaient la *fortune* du Caire, et j'ai parlé de l'*opinion publique* sensibilisée.

C'est ici en effet que se trouvent les deux idées-force que le tourisme apporte par nature à la défense du patrimoine monumental et culturel du monde.

Dans un discours remarquable prononcé récemment, mon éminent ami, R. Lonati, secrétaire général de l'U.I.O.O.T., parlait des « retombées culturelles du tourisme ».

Il s'agit de ces actions et réactions que le tourisme exerce sur l'existence même du patrimoine, et que nous pouvons illustrer rapidement. En Europe occidentale par exemple, on a enregistré depuis quelque vingt ans un nombre sans cesse croissant de Festivals de musique, de danses, de théâtre, voire même d'arts plastiques. Mais ces festivals, s'ils sont l'occasion donnée à des touristes de se rendre dans tel ou tel pays, dans telle ou telle ville, ils sont tout autant l'effet du tourisme que la cause de celui-ci. Comment pourrions-nous en Belgique maintenir et voir s'épanouir nos Festivals de Gand, de Stavelot ou de Chimay sans l'apport économique des nombreux visiteurs étrangers qui y participent chaque année ? Quel est pour la ville de Salzbourg le substratum économique de son Festival ? Qui pourrait assurer la tradition d'Oberammergau sans l'apport financier des dizaines de milliers de spectateurs étrangers ?

Il en va de même en matière de monuments publics ou privés. Dans une remarquable étude publiée par le Ministère français des Affaires culturelles, M. Philippe Levantal a montré comment l'intégration de nombreux monuments, châteaux, abbayes à la vie du tourisme moderne, soit qu'ils aient été ouverts au public, soit qu'ils soient devenus des colonies de vacances, des lieux de congrès, des auberges de jeunesse ou des hôtels de luxe, avait été la seule réponse positive capable d'en assurer le sauvetage et de leur épargner l'anéantissement.

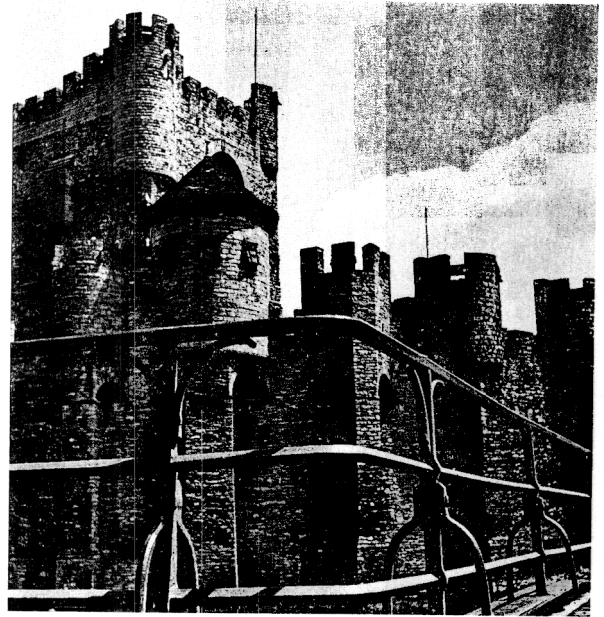


Fig. 2. — Gand. Le château des comtes.
(Cliché C.G.T. Photo Burton.)

Ce processus est devenu commun à la plupart des pays d'Europe tant de l'Est que de l'Ouest. Reconnu comme faisant partie intégrante du patrimoine touristique, intégré dans cette activité nouvelle et régénératrice, ce qui était hier richesse à l'abandon, en fonction de l'évolution historique et sociale, retrouve sa qualité de richesse active dans l'optique de la satisfaction des besoins nouveaux-nés de la soif de voyages et de découvertes.

Déjà en janvier 1955, le courrier de l'Unesco publiait les lignes suivantes : « Si donc un monument a conservé par bonheur sa fonction primitive, religieuse, politique ou sociale, l'essentiel sera de garantir la continuité de cette fonction. Sinon, il s'agira de lui chercher une vocation, de l'adapter éventuellement à une destination nouvelle... Pour survivre, il lui faut entrer, d'une manière ou d'une autre, dans le circuit de la vie contemporaine... Heureusement, beaucoup d'États se montrent sensibles à l'intérêt touristique de ce genre d'opération, et l'ensemble des citoyens n'est pas toujours indifférent aux avantages esthétiques, culturels et pratiques qui en découlent. »

Mais si le tourisme rend donc une nouvelle « fortune », une nouvelle destinée, aux monuments les plus menacés, les plus hors du temps, il ne borne pas à cela son action positive. Ses représentants peuvent mieux que quiconque toucher, mobiliser l'opinion publique, et faire gagner aux défenseurs du capital culturel des



Fig. 3. — Coxyde. L'abbaye des Dunes. (Cliché C.G.T. Photo Kayaert.)

parties où ils n'auraient guère, étant seuls, de chance de triompher.

Parce qu'il intéresse aujourd'hui tous et chacun, parce qu'il a cessé d'être le fait d'une classe privilégiée pour devenir un bien commun, le tourisme est à même d'alerter l'ensemble des populations en faveur de ce qui lui paraît essentiel à lui-même.

J'ai mené dans mon pays auprès de l'opinion publique des campagnes qui sont des témoins précis de cette affirmation. Il y a quelque dix ans je pense, nous avons mobilisé l'opinion publique en faveur de notre magnifique patrimoine muséographique. Un peu plus tard nous avons porté nos efforts sur la sauvegarde des moulins, plus tard encore sur nos hautes valeurs archéologiques. Chaque fois l'opinion publique a réagi avec intérêt, voire même avec passion. Des milliers de visiteurs supplémentaires ont parcouru les salles de nos musées, ceux de province comme ceux de la capitale. Des milliers d'hommes et de femmes ont découvert le charme de nos moulins à vent, ont agi en faveur de leur sauvetage, de leur protection, ont forcé l'intérêt des pouvoirs publics eux-mêmes à se manifester en

faveur de leur maintien. Des centaines d'automobilistes ont visité des sites archéologiques connus jusqu'alors des seuls spécialistes, et pour la première fois, sous l'influence de l'opinion, les pouvoirs publics ont accepté de financer un Congrès international de spécialistes de la restauration des sites archéologiques que présida avec bonheur mon collègue, M. Marien, Conservateur aux Musées Royaux du Cinquantenaire.

Quand j'eus l'honneur en 1965 d'accéder à la présidence de l'U.I.O.O.T., l'une de mes toutes premières visites fut pour M. Maheu, Directeur général de l'Unesco. Je lui ai offert l'aide du tourisme international dans la lutte si généreuse, si courageuse mais si difficile parfois que mène l'Unesco pour la protection du patrimoine humain. Cette démarche trouvait sa justification dans le fait que nous, responsables du tourisme, nous avons besoin du maintien, de la restauration, de la mise en valeur de ce patrimoine sans lequel certains des principaux motifs de notre activité disparaîtraient sans retour. Mais aussi nous avons quelques raisons de penser que nous pouvions apporter à cette lutte un élément positif. Nous avons tenu le raisonnement sui-

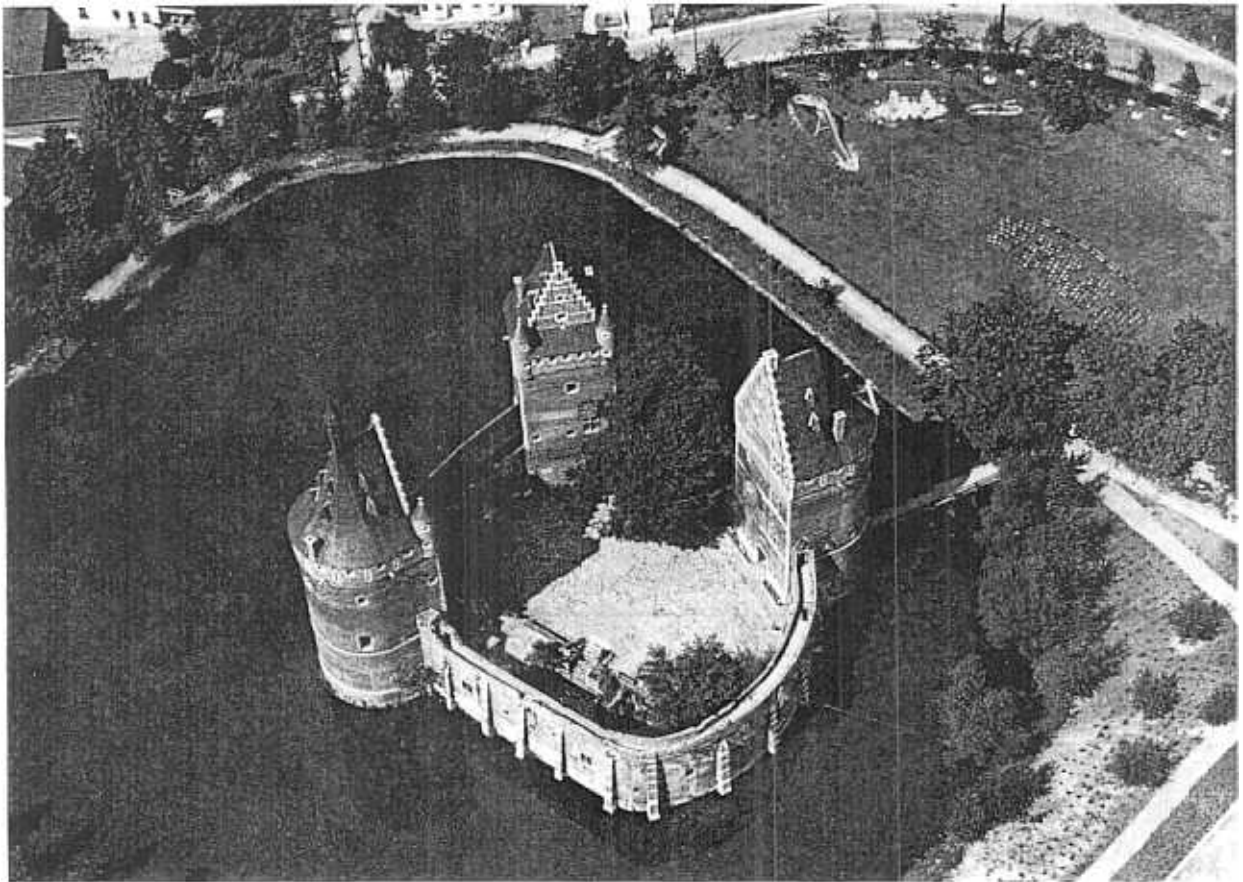


Fig. 4. — Beersel. Le château médiéval. (Cliché C.G.T. Photo Isselée.)

vant : si vous demandez à un gouvernement d'un pays pauvre de dépenser 20.000 dollars pour arracher à la forêt les ruines d'un temple, le dit gouvernement risque de répondre qu'il a des besoins tellement plus urgents à satisfaire avec cette somme. Mais si vous demandez au même gouvernement de dépenser 30.000 dollars, c'est-à-dire 20.000 pour le temple et 10.000 pour la route et le rest-house qui permettront aux touristes de le visiter, ce gouvernement sera beaucoup plus enclin à accepter le sauvetage du temple devenu source de revenus, d'activité économique et sociale. Certes, les puristes pourront déplorer qu'il faille passer par là. J'affirme pour ma part que je n'éprouve ni honte, ni embarras à vouloir rendre aux hommes, et non seulement aux spécialistes, ce qui est l'héritage de l'humanité et que les spécialistes livrés à eux-mêmes sont hors d'état d'arracher à la mort.

Quant à cette action positive du tourisme, je voudrais en citer un exemple encore avant de conclure. En Belgique aussi, nous possédons une richesse étonnante de châteaux dont un grand nombre sont fort heureusement encore habités par leurs propriétaires tradition-

Fig. 5. — Walzin. Le château.
(Cliché C.G.T. Photo Sergysels.)



nels. Croit-on que les pouvoirs publics auraient jamais pu intervenir dans leur entretien, leur mise en valeur, leur animation, si nous n'avions pu conclure avec leurs occupants des accords aux termes desquels le public, à certaines époques, peut y avoir accès ? Comment justifier sans cela l'action de propagande que mon Commissariat prépare actuellement en étroite collaboration avec la Société des demeures historiques, et qui fera en Belgique de l'année 1970 l'Année des Châteaux ! Mais il est temps de conclure.

Pour sauver le patrimoine culturel, monumental, de l'humanité il n'y a nul concours à rejeter, fût-il celui de la publicité ou du snobisme, ou du mécénat. Pourquoi refuserait-on dès lors l'apport positif que le tourisme offre en s'appuyant sur deux des forces essentielles de la société moderne : l'économique et la politique.

Rendu par le tourisme à une vie active, productive de ces biens humains qui sont autant le bien-être intellectuel et moral du peuple que le revenu économique qu'en assure l'exploitation, ce patrimoine est sauvé de

la malédiction qui frappe les inutiles. Désigné à l'attention des pouvoirs publics par la voie d'une opinion publique qui les revendique comme partie intégrante de son droit à la beauté, il retrouve une vertu que les finances d'Etat refusent généralement de reconnaître aux choses de la culture.

J'espère avoir montré qu'il existe une communauté d'intérêts profonde et fructueuse entre le tourisme d'aujourd'hui et le patrimoine d'hier. C'est dans l'approfondissement d'une coopération déjà amorcée, dans une action définie en commun et menée sans délai que se trouvent les meilleures raisons d'espérer, et pour vous et pour nous. Sachons le comprendre sans retard et le vouloir d'un même cœur, d'un même enthousiasme, au bénéfice de cet homme du xx^e siècle qui est notre commun dénominateur.

Arthur HAULOT
Commissaire général
au Tourisme de Belgique